

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

LA LICORNE

L était cinq heures du soir. J'explorais alors les rives inhabitées du rio de San Nicolas, dans les Terres chaudes mexicaines. Après une longue journée passée à la recherche des insectes, j'ordonnai aux Indiens qui m'accompagnaient d'organiser notre bivouac. En un instant ma tente fut dressée, et, sur un feu clair, commencèrent à griller les lanières de viande sèche qui devaient servir à notre dîner. Nous étions en plein bois, à deux cent pas de la rivière, et Enrique, mon serviteur en titre, partit en compagnie de notre grand guide, señor Rosalino, pour aller remplir nos gourdes d'eau fraîche.

Je m'étais assis près du foyer, admirant les arbres séculaires qui m'entouraient. L'ombre commençait à envahir la forêt, et les dindons sauvages, perchés au faite des plus hauts arbres, saluaient de leurs gloussements les derniers rayons du soleil. Tout à coup, un sifflement aigu résonna, et, dans les taillis situés à ma gauche, j'entendis un bruit de branches brisées et de pas précipités. Je me

nous allons l'avoir sur le dos avant cinq minutes. — Prenez vos armes, dis-je aux deux Indiens. Bien. Maintenant que nous avons six balles à décocher sur l'intrus qui songerait à nous attaquer, expliquez-vous.

— Nous avons vu l'antéburro, señor, reprit Rosalino ; par bonheur nous étions sous le vent, sans cela nous n'existerions plus. Partons.

— Un instant, mes garçons ; qu'est-ce qu'une licorne ? qu'est-ce qu'un antéburro ?

— Pas autre chose que maître Satan, me répondit Rosalino.

— Est-ce donc un homme que vous avez vu ?

Le guide et mon domestique me regardèrent avec compassion, tant ma question leur semblait naïve. Au lieu de me répondre, ils se mirent en devoir de démonter ma tente.

— Arrêtez ! fis-je avec autorité ; si véritablement c'est au diable que nous devons avoir affaire, j'ai de saints talismans qui feront tourner contre lui ses méchancetés.

Cette fois les deux Indiens me regardèrent avec méfiance ; mon ardeur à chercher des insectes, des reptiles et des plantes dans un but qu'ils ignoraient, les portait à croire que je cultivais la sorcellerie. Ils reprirent peu à peu leur sang-froid et

mes guides, n'était nullement un animal fabuleux. Enrique et Rosalino mangèrent sans appétit, ils ne cessaient de regarder dans la direction de la rivière et refusèrent de se coucher. Ils se signèrent à plusieurs reprises en m'entendant affirmer que, dès la pointe du jour, nous nous mettrions à la recherche du quadrupède qui les avait si fort effrayés. Ils me déclarèrent péremptoirement qu'en dépit de leur dévouement pour ma personne, ils étaient avant tout de bons chrétiens ; qu'ils n'iraient donc pas, de gaieté de cœur ou pour me complaire, se jeter sous les griffes de l'Esprit des ténèbres, lequel, ayant perdu l'une de ses cornes dans la bataille contre saint Michel, n'en possédait plus qu'une qu'il laissait croître démesurément.

J'eus quelque peine à m'endormir. Sans ajouter foi à l'existence de la licorne, je me croyais sur la voie d'une grande découverte en histoire naturelle.

Aussi, bien avant le jour, étais-je debout, nettoyant mon fusil et préparant des cartouches.

Une nouvelle conversation avec Rosalino m'apprit que les licornes, ou antéburros, se rencontrent d'ordinaire sur le bord des rivières.

Le soleil, en apparaissant sur l'horizon, me trouva caché parmi les roseaux qui bordent les rives du rio de San Nicolas. Pendant près de



Pendant près de trois heures je demeurai à l'affût. — (Page 197, colonne 3).

levai à la hâte, et j'achevais à peine d'armer mon fusil, lorsque je vis paraître Rosalino, pâle, hâletant, le sabre à la main, visiblement effaré.

C'était un rude homme, un chasseur de tigre que señor Rosalino, et il fallait un incident bien extraordinaire pour l'émouvoir.

— Qu'arrive-t-il ! m'écriai-je en me rapprochant de lui.

Il me fit signe de me taire et se pencha en avant pour écouter.

— Où est Enrique ? repris-je.

Un nouveau bruit de branches brisées résonna dans les fourrés. Rosalino recula rapidement ; presque aussitôt, mon serviteur se montra. De même que son compagnon, il était pâle et semblait en proie à une terreur profonde.

— M'expliquerez-vous enfin ce qui se passe ? m'écriai-je de nouveau.

— Il se passe que le diable est à nos trousses et qu'il s'agit de décampier au plus vite, me dit le chasseur.

— Le diable !

— La licorne, si vous aimez mieux.

— Vous avez vu une licorne ?

— Aussi clairement que nous vous voyons, et

me racontèrent qu'au moment où il se baissaient pour remplir leurs gourdes, leur attention avait été attirée vers la rive qui leur faisait face par l'agitation des roseaux.

Après un moment d'attente, ils avaient soudain aperçu, gravissant la berge avec lenteur, un quadrupède de couleur grise, de la grosseur d'un âne, au front armé d'une longue corne. Mes hommes n'étaient pas d'accord sur la taille de l'animal, mais tous avaient vu sa croupe, sa crinière et surtout l'aiguillon planté au milieu du front. Ils m'assurèrent que la rencontre d'une licorne ou antéburro est signe de malheur, que l'animal est invulnérable, et que ceux qui tentent de le chasser exposent leur âme à de sérieux dangers.

J'essayai de nouveau de rassurer mes compagnons, ce fut peine perdue. Ils me prièrent avec insistance de porter plus loin le bivouac ; je refusai. Ayant réclamé les gourdes, j'appris qu'elles étaient restées sur le bord de la rivière et qu'il nous faudrait, ce soir-là, nous contenter de l'eau fangeuse de la marée à notre gauche. Durant ces pourparlers, la nuit était venue, et je dus renoncer à l'idée d'aller chercher les gourdes pour tâcher de voir à mon tour la fameuse licorne qui, au dire de

trois heures je demeurai à l'affût, examinant une petite prairie qui me faisait face. Je commençais à désespérer, lorsque soudain les roseaux s'agitèrent, et j'entendis le bruit d'un corps lourd se laissant tomber dans l'eau. Je crus d'abord qu'un crocodile rampait sournement pour me surprendre ; mais l'onde bouillonnait, une masse noire traversait la rivière en se tenant à fleur d'eau. Bientôt les joncs de la rive opposée s'écartèrent, et je vis se dessiner une croupe assez semblable à celle d'un âne. Mes deux coups de feu partirent à la fois, l'animal plongea, regagna la rive d'où il était parti, et mon arme était à peine rechargée que la forêt avait repris son calme solennel.

Au bruit de mon double coup de feu, j'avais espéré voir accourir mes compagnons ; mais rien ne bougea dans les fourrés. Montant dans la pirogue qui nous avait amenés, j'explorai soigneusement les deux côtés de la rivière. Après un quart d'heures de vaines recherches, il fallut bien me convaincre que j'avais été maladroit, et je regagnai le bivouac singulièrement intrigué.

Je retrouvai mes compagnons accroupis près du bivouac, et je leur racontai le résultat négatif de mon excursion. Ils se regardèrent avec conster-